

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

Familles Canadiennes

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 15 OCTOBRE 1870. No. 1.

RÉDACTEUR : L'ABBÉ N^o A. LECLERC.

Sommaire.

Notre publication—Sixième entretien sur la famille—Un cadeau de première communion—Un petit cierge à la Mère de Dieu—Parabole—La prière d'une enfant—Chronique—Agriculture—Conditions et annonce.

Notre publication.

Suivant notre promesse, nous voilà de nouveau à l'œuvre. C'est avec une véritable joie que nous allons renouer les relations que nous avons eues pendant toute une année avec nos bienveillants lecteurs. Nous espérons donner à notre petite Gazette assez d'intérêt pour engager ses anciens abonnés à lui conserver leur patronage. Nous espérons encore que le clergé continuera ses efforts pour engager le plus grand nombre des familles à l'accueillir et à la lire avec assiduité.

Comme nous l'avons annoncé dans un de nos derniers numéros, le prix de l'abonnement sera le même, mais les frais du postage seront à la charge de chaque abonné. Comme la loi nous y oblige,

nous continuerons de mettre des timbres sur chaque envoi, et ce sont ces timbres qui devront nous rembourser. Cette légère augmentation n'a rien qui doive effrayer et nous espérons que nous ne ferons pas perdre un seul abonné. Nous croyons être juste envers tous, en divisant les localités où notre Gazette est reçue, en trois classes et en exigeant de chacune des montants pour le postage. Les localités où nous comptons de un à cinq abonnés, chacun d'eux devra nous rembourser dix centins; celles où nous comptons de six à douze abonnés, six centins; celles où le nombre d'abonnés s'élève de douze à trente-deux et plus, quatre centins. Comme il est facile de le voir, si ce partage est favorable aux paroisses qui nous donnent le plus d'encouragement, c'est aussi pour elles que nous payons le moins; car si nous avons à payer douze centins, par année, pour un seul exemplaire, nous ne payons que quarante-huit centins, pour douze exemplaires, sous une même enveloppe. Nos abonnés de Québec, de Notre Dame de Lévis, de Beauport, qui reçoivent notre Gazette à Domicile, n'auront rien à payer pour le postage.

Nous avons fait réimprimer les premiers numéros de la première année, et tous ceux qui ne les ont pas reçus voudront bien nous en prévenir, car nous avons égaré la liste qui portait leurs noms.

Nous avons aussi, en mains, un certain nombre de livraisons complètes; si quelques personnes désirent se les procurer, ils n'auront qu'à payer un abonnement ordinaire, par chaque livraison, et que trois centins en sus, pour le postage.

Comme nous avons fixé de nouveau notre résidence à St. Jean Chrysostôme de Lévis, c'est dans cette localité que nos échanges, nos correspondances, etc., devront dorénavant nous être adressés.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que le prix des abonnements doit être payé au commencement de chaque année.

Quant à ceux qui nous doivent encore pour l'année dernière, nous espérons qu'ils s'acquitteront envers nous au plus tôt.

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un feuilleton très intéressant.

Sixième entretien sur la famille.

L'HOMME ET LA FEMME, LEURS PRÉROGATIVES, LEURS OBLIGATIONS
COMME CHEFS DE LA FAMILLE.

Pendant le cours de la première année de notre gazette, nos entretiens sur l'homme et la famille, ont eu pour but, d'abord de donner une idée de la grandeur du premier homme, au sortir des mains de Dieu, dans l'état d'innocence ; de la profondeur de l'abîme où il est tombé, par le péché ; du travail immense qu'il a à opérer tous les jours de sa vie, s'il veut réparer, en partie, les suites funestes de la chute originelle. En second lieu, nous nous sommes efforcé de faire comprendre à l'homme que si Dieu, dans sa bonté, lui a accordé une compagne pour adoucir ses peines et ses chagrins, il ne doit s'unir à celle qui lui a été préparée de toute éternité, qu'après avoir mené une vie sage et chrétienne, ou qu'après avoir réparé les désordres de la jeunesse par une véritable pénitence et enfin qu'il ne doit contracter cette union qu'après avoir supplié le ciel de la bénir, comme il a béni celle des patriarches et des saints personnages de l'ancien et du nouveau Testament.

Enfin, nous avons fait assister nos lecteurs à un mariage chrétien, nous leur avons dit les dispositions que les jeunes époux doivent apporter à l'acte

du Seigneur, et comment ils doivent passer le jour où ils ont eu le bonheur de recevoir un aussi grand sacrement que celui du mariage.

Aujourd'hui nous allons commencer notre seconde année en disant les devoirs que les époux doivent remplir l'un envers l'autre; ensuite nous ferons connaître les devoirs importants des parents envers leurs enfants, quand il plaît à Dieu de leur en donner. Pour donner le plus d'intérêt possible à ces entretiens, nous appuierons nos enseignements sur des exemples tirés de l'Écriture Sainte, de la vie des saints, de l'histoire profane; nous donnerons même des faits venus à notre connaissance, tout en taisant les noms des personnes et les lieux où elles ont vécu.

Époux chrétiens, maintenant que vos parents et vos amis se sont retirés, que le jour de vos noces est terminé, méditez sérieusement sur les devoirs que vous vous devez l'un à l'autre. D'abord, profitez du recueillement où doit vous laisser la solitude pour vous rappeler ce qui se passa entre Tobie et Sara, sa digne épouse, le premier jour de leur mariage, lorsque le soir fut venu. Tobie plein de la crainte du Seigneur dit à Sara: Sara, prions ce soir d'une manière toute particulière notre Dieu, pour qu'il éloigne de nous tous les dangers, et demain, et après demain nous renouvellerons notre prière; car nous sommes les enfants des saints et nous ne devons pas imiter les païens qui ne connaissent pas le vrai Dieu. Et tout aussitôt, l'admirable Tobie se prosterna devant le Seigneur et lui dit dans les sentiments d'une foi vive et d'une grande ferveur: "Seigneur, Dieu de nos pères, que tout ce qui est sur la terre et dans les cieux vous bénisse! c'est vous qui avez créé notre premier père Adam. Vous l'avez tiré du limon de la terre et vous lui avez donné Eve pour compagne. O Dieu de nos

pères, vous savez que ce n'est pas la passion qui m'a porté à prendre Sara pour épouse ; mais que je n'ai accompli cet acte que par le désir bien légitime d'avoir une postérité qui puisse vous servir, vous aimer et vous glorifier sur la terre, afin de vous bénir à jamais dans le Ciel."

Sara se prosterna aussi et adressa la même prière au Seigneur, et nous savons par l'histoire que leurs vœux si légitimes et si ardents montèrent devant le trône de Dieu et qu'ils redescendirent sur la tête de ces jeunes époux en torrents de grâces et de bénédictions. En effet, Tobie et Sara coulèrent ensemble de longs jours, dans la paix la plus parfaite ; et ils eurent le bonheur insigne de contempler, vivant dans la prospérité, leurs descendants jusqu'à la cinquième génération.

Jeunes époux chrétiens, soyez bien persuadés que si tous ceux qui entrent dans le saint état du mariage, imitaient la conduite si édifiante de Tobie et de Sara, toutes les familles seraient vertueuses, exemplaires et prospères comme le fut celle de ces saints époux.

Maintenant il est bon de vous rappeler, dès cet instant, une importante parole de St. Augustin, qui, si vous la comprenez bien, influera sur toute votre conduite, car elle vous donnera une juste idée de la sainteté de votre état : " La société domestique ou la famille est une église privée dont les parents sont les prêtres et les enfants les fidèles." Qu'ils sont admirables les enseignements de notre sainte religion, et qu'ils sont bien capables de relever les époux à leurs propres yeux ! Voici une autre pensée qui vous sera encore très salutaire, jeunes époux. Le vide s'est fait autour de vous, mais vous n'êtes pas seuls dans votre chambre nuptiale ; deux amis fidèles et dévoués vous sont restés pour vous proté-

ger et vous défendre des embûches du démon. Ce sont vos anges gardiens, qui vont vous couvrir de leurs ailes, et prier pour vous pendant votre sommeil ; jetez-vous entre leurs bras, et demandez-leur d'être fidèles à leurs saintes inspirations.

(A continuer).

Un cadeau de première communion.

Un prêtre américain raconte ce beau trait :

“ C'était il y a quelques mois : l'un de mes confrères préparait deux enfants à la première communion. Leur père était un catholique fervent : la mère, bien que protestante, assistait depuis plusieurs années à tous les offices de l'Eglise française catholique, mais ne voulait, à aucun prix, entendre parler d'abjuration et de retour au catholicisme. Le prêtre qui préparait les deux enfants à la première communion leur insinuait bien parfois indirectement qu'ils avaient une grande mission à remplir auprès de leur mère ; mais, par discrétion et prudence, jamais il ne leur en avait parlé d'une manière directe. La première communion approchait, et les enfants étaient préparés. Un jour la mère leur dit : “ Mes enfants, que voulez-vous que je vous donne, le jour de votre première communion, pour compléter votre bonheur ? Parlez. Je vous donnerai *tout ce que vous voudrez ! . . .* ” Alors, comme subitement inspirés, les petits enfants sautent au cou de leur mère, et lui disent : “ Une seule chose ! mère, donnez-nous une seule chose, et nous serons contents ! Viens communier avec nous dimanche : nous ne te demandons que cela. ” La mère émue, sanglote, fond en larmes, mais retourne la question.

Le lendemain, tout agitée de la scène de la veille, elle se rend à notre maison où ses deux fils étudiaient ; elle veut les voir en particulier.

Que s'est-il passé dans cette entrevue de quelques minutes ? Je ne sais ! Mais, faisant appeler mon confrère, toute baignée de larmes, en présence de ses enfants, elle lui dit : " Père, baptisez-moi : je veux communier avec mes enfants dimanche." Comme elle était parfaitement instruite, le baptême a lieu le lendemain ; durant le baptême, la mère sanglotait de bonheur ; les deux petits enfants, qui pleuraient de joie, suspendus au cou de leur mère, essuyaient ses larmes qui coulaient à flots. La mère rentre à la maison, annonce tout à son mari, et le dimanche suivant, le père et la mère communiaient, ayant au milieu d'eux leurs deux enfants. . . Heureuse famille, et aussi heureux celui dont Dieu se sert pour opérer de tels coups de sa grâce ! "

Un petit cierge à la Mère de Dieu.

On lit sous ce titre dans la *Femme Chrétienne* :

La confiance en Marie est, dans les heures de crainte, d'angoisse et d'affliction, le baume souverain qui apaise toutes les blessures de l'âme. Le sanctuaire de *Notre-Dame des Victoires*, à Paris, est trop étroit en ce moment pour les nombreux groupes de fidèles qui viennent prier devant l'image de la miséricordieuse Vierge et allumer devant cette image vénérée un *petit cierge*, en témoignage de leur foi et de leur espérance. . . Cette pieuse et simple coutume de *faire brûler un petit cierge* devant l'Auguste Reine du Ciel pour en obtenir une grâce, peut faire sourire quelques personnes. . .

Mais on a mille exemples de l'heureuse efficacité de cet acte de piété resté encore si populaire dans notre capitale. En voyant, ces jours derniers, tant de mères et de sœurs, apporter un petit cierge devant la madone de Notre-Dame des Victoires, je me suis rappelé un fait touchant qui s'est passé en Belgique :

J'emprunte le gracieux récit qu'en a publié naguère une Semaine religieuse.

— Deux pauvres vieillards, le mari et la femme, vivaient à grand'peine dans un misérable petit galetas qu'ils payaient 20 fr. par an. Ils se couchaient bien souvent sans souper, et souvent aussi, ces jours-là, leur déjeuner avait consisté en quelques croûtes dures, détrempées dans de l'eau.

Ils n'osaient pas faire connaître leur pauvreté. Ils avaient été à leur aise autrefois. Peu à peu ils avaient tout vendu. . . .

Un jour, c'était un samedi, ils se trouvèrent sans un sou, sans pain, sans aucune nourriture.

La femme était impotente ; le mari, malade et obligé de garder le lit. . . La journée se passa dans l'angoisse, et la nuit survint sans qu'ils eussent rien mangé.

Ils pleuraient et priaient. La journée du dimanche fut encore plus affreuse. Le soir, le besoin fit sortir de chez elle la pauvre percluse. Mais la honte l'arrêta quand il fallut demander, et elle revint dans sa chambre plus épuisée et plus découragée qu'auparavant. Il y avait 48 heures qu'ils n'avaient rien pris. La sueur ruisselait sur leurs visages hâves et pâles.

“ Nous allons mourir, ma pauvre femme, dit le vieillard. Dieu nous abandonne ! ”

La pauvre vieille ne répondait point. Quelque temps après, cependant, elle relève la tête, et comme frappée d'une inspiration subite : “ Mon ami, s'écrie-t-elle, invoquons la sainte Vierge. Elle est la consolatrice des affligés et le refuge de ceux qui souffrent. C'est elle qui nous sauvera.”

— “ Tiens, ajoute-t-elle, il me reste un petit cierge dans le tiroir. Faisons-le brûler devant son image ; Marie viendra à notre secours.”

Les deux infortunés, ranimés par ce dernier espoir, se lèvent avec peine, et au milieu des ténèbres de la nuit, ils trouvent le cierge, l'allument, et le plaçant devant une petite statue de la sainte Vierge, qui n'avaient pas trouvé d'acheteurs, parce qu'elle n'avaient point de valeur matérielle, ils se mettent à genoux ;

et, appuyés l'un sur l'autre, ils appellent à leur aide Celle que jamais on n'invoque en vain. Ils pleuraient amèrement. . . .

Une ouvrière, qui demeurait en face, dans la même cour, avait un enfant malade. Elle se lève au milieu de la nuit pour lui donner à boire, et en regardant par sa fenêtre, elle aperçoit de la lumière, à la petite fenêtre des deux pauvres vieillards.

Elle les connaissait un peu, et ils se saluaient toujours quand ils se rencontraient.

“ Ces pauvres gens sont-ils donc malades ? ” se demande-t-elle. Et poussée par je ne sais quel instinct, elle passe ses vêtements, prend sa lanterne et monte jusque chez eux.

Elle pousse la porte. . . Quel douloureux spectacle ! . . .

Les deux infortunés, haletants et défaits, pouvant à peine se tenir, étaient plutôt affaissés qu'agenouillés devant l'image de la Mère du Sauveur. . . .

Ils avouent leur position.

La charitable voisine court aussitôt leur chercher du bouillon, du pain, et quelques autres petites provisions. Elle les embrasse, les console.

Le lendemain, elle va avertir le curé et le président de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul. L'un et l'autre se rendent tout de suite chez ces malheureux, et tout en leur reprochant affectueusement de ne pas être venus à eux plus tôt, ils leur donnent un secours provisoire suivi bientôt d'une assistance plus sérieuse.

Pour comble de bénédictions, quelques jours après un petit héritage leur survint d'un parent éloigné ; et désormais à l'abri de la misère, ils racontent à qui veut l'entendre l'assistance vraiment miraculeuse qu'ils ont reçue de la sainte Vierge Marie.

Sans le petit cierge, en effet, ou plutôt sans la confiance en Marie qui leur suggéra la pieuse idée de le brûler devant son image, la bonne voisine ne fut venue à leur aide, et ils fussent morts de besoin avant l'arrivée de l'héritage.

Que ce trait si touchant nous anime tous à célébrer dignement le *Mois de Marie*.

PARABOLE.

I

Deux jeunes personnes, Paule et Mathilde, orphelines dès le bas-âge et douées d'une modeste fortune, venaient de dire adieu au pensionnat dans lequel un vieil oncle, leur tuteur, les avait fait élever.

Ce jour, qu'elles saluaient comme celui de leur délivrance, avait été rêvé par elles comme le plus beau de leur vie : c'était à leurs yeux l'aurore de la liberté, le commencement d'une suite de joies dont ne s'entrevoyait pas le terme, tant il se dérobaît dans un vague lointain.

Joies innocentes, sans doute, plaisirs tels qu'en peut rêver un cœur honnête. L'avenir, l'univers s'ouvraient devant ces jeunes imaginations.

Avant de réaliser ce que ces rêves pouvaient avoir de plus séduisant, il fallait subir, comme transition nécessaire, un certain séjour chez le vieux tuteur. La reconnaissance, le devoir l'exigeaient. Mais plus tard, on pourrait accepter diverses invitations chez des parents dont la maison était plus gaie, et réaliser même quelques projets de voyage.

En attendant, c'était déjà un charme tout nouveau que de jouir de ce genre de liberté qui consiste à n'être plus assujéti au son de la cloche, à disposer de ses heures comme on l'entend, à s'habiller suivant son caprice.

Pour ces deux pensionnaires qui venaient de quitter le monotone uniforme, le soin de leur toilette paraissait surtout plein d'attrait. Quel plaisir d'essayer chaque matin une coiffure nouvelle, de changer la disposition des garnitures d'une robe, et de façonner de leurs doigts une foule de ces riens au moyen desquels une femme croit s'embellir ! Ce frivole emploi d'un temps précieux scandalisait quelque peu la vieille gouvernante, qui avait été la femme de chambre de feu l'austère-maitresse du logis ; cependant, nous devons dire à la décharge de ces deux demoiselles qu'élevées dans des principes de sagesse elles n'allaient pas jusqu'à blesser en rien la modestie, et qu'elles se paraient de leur travail sans aucune pensée de coquetterie répréhensible, mais uniquement pour exercer leur goût, comme un artiste s'attache à perfectionner son tableau, ou une petite fille à orner sa poupée. A quels regards d'ailleurs sinon aux leurs propres auraient-elles eu la prétention de briller ?

L'oncle Ferrand vivait à la campagne et la société qu'il recevait devait paraître peu attrayante à des jeunes filles de seize à dix-sept ans. C'étaient, ou de savants visiteurs dont les dissertations étaient ordinairement fort sérieuses, ou de vieux voisins, que réunissait une partie de whist ou d'échecs moins amusante encore. Toutes ces personnes faisaient peu d'attention à la parure ; quant aux paysans de l'endroit, il fallait si peu de chose pour les ébahir que ce n'était pas la peine de se mettre en frais !

II

Le mobilier du château était vieux et usé, et les appartements tout à fait dénués d'élégance, le parc était fort négligé. Mais la grande merveille de cette habitation était un musée que M. Ferrand avait formé depuis des années et qu'il augmentait avec un grand soin. Cette collection, qui se recommandait surtout par des insectes fort rares, et un herbier formé de la flore de tous les pays, était fort appréciée des connaisseurs auxquels le propriétaire la montrait avec un légitime orgueil ; mais beaucoup de gens ne comprenaient pas l'importance qu'il attachait à toutes ces petites bêtes et à ces plantes desséchées.

Ainsi en jugeaient Paule et Mathilde, qui n'avaient de l'histoire naturelle que les notions les plus confuses. Elles découvraient chaque jour que, malgré les premiers prix obtenus dans leur pension, elles possédaient à peine les premiers éléments de toutes les connaissances et qu'il leur restait infiniment à apprendre.

Bien que la musée ne les attirât pas beaucoup, elles crurent cependant, par déférence pour leur oncle, devoir y faire quelque attention. Aussi prit-il plaisir à le leur faire visiter en détail en leur donnant toutes les explications qui pouvaient les intéresser.

Cette collection offrait un aspect des plus variés. On y distinguait les pierres précieuses aussi bien que les productions les plus vulgaires du règne minéral ; des fragments de lave vomie par des convulsions volcaniques du sein des profondeurs du globe y figuraient à côté des aérolithes lancés dans l'espace par des sphères inconnues. Les ossements pétrifiés du mastodonte anté-diluvien formaient contraste avec une multitude de tous les petits coléoptères ; le condor et l'aigle empaillés déployaient leur vaste envergure non loin de l'oiseau-mouche au brillant plumage ; d'autres classes d'animaux y étaient également représentés ; et la botanique y étalait ses produits les plus gigantesques en même temps que les plus frêles et les plus gracieux.

Dans une salle suivante on admirait un autre genre de curiosités : C'étaient des vases étrusques et des amphores grecques, des médailles romaines, des statuettes et des bas-reliefs dûs à l'art le plus primitif ; des armures portées par des chevaliers français du moyen-âge, aussi bien que des haches de pierre, indices d'une époque qui a dû précéder l'invasion celtique dans nos contrées ; puis des armes rapportées du nouveau monde par nos modernes navigateurs, telle que tomabauwks,

flèches empoisonnées, boucliers recouverts de peaux de serpent ; enfin de pacifiques produits de l'industrie chinoise ou japonaise . . . et mille autres que nous ne saurions décrire et pour l'énumération desquelles il nous faudrait recourir au catalogue de M. Ferrand.

Les deux jeunes filles qui n'étaient ni sottes, ni tout à fait ignorantes, finirent par s'intéresser progressivement à cette exposition qui leur apprenait beaucoup de choses et leur ouvrait l'esprit sur une infinité de points jusqu'alors restés pour elles dans l'obscurité. Le meilleur fruit de cette étude était l'admiration et la reconnaissance qu'inspirent les œuvres du Créateur. . . . Elles revinrent plusieurs fois visiter ce musée.

III

Parmi toutes ces vitrines où s'étaient les merveilles de la nature et de l'art, les deux sœurs en remarquaient une dont un voile épais doublait la glace transparente. Elles ignoraient le contenu de cette armoire fermée à clef, et leur oncle interrogé par elles à ce sujet avait répondu : " Ce n'est rien qu'il puisse vous être agréable de voir. "

Chose singulière, et qui pourtant n'étonnera pas ceux qui connaissent le cœur humain, celui des femmes surtout : cette simple réponse qui avait pour but de détourner la curiosité devait l'exciter davantage : les filles d'Eve ont hérité quelque chose du défaut de leur mère, et l'esprit de ces jeunes filles, qui n'avait pas grand'chose à faire, se préoccupa de ce mystère qu'elles avaient bien envie de pénétrer. C'était souvent l'objet de leurs conversations intimes. " Que peut donc contenir cette armoire ? se disaient-elles ; c'est donc quelque chose de bien horrible qu'on veut nous cacher ! "—Mais l'horrible même n'est pas sans attrait pour la curiosité féminine, témoin le grand nombre de femmes que l'on voit accourir avec avidité aux plus hideux spectacles.

Un jour, ô bonheur inespéré, la clef avait été laissée par mégarde à la serrure de la mystérieuse vitrine : en reconduisant des étrangers, M. Ferrand avait négligé de la retirer immédiatement ; puis il n'y avait plus pensé.

Voilà nos deux curieuses enchantées dès qu'elles s'aperçurent de cette méprise : le problème qui les préoccupait va donc être résolu ! Pourtant c'est avec timidité qu'elles s'avancent. . . . Leur attitude semble indiquer autant de crainte que d'empressement. Telle devait être l'hésitation de l'épouse de Barbebleue en posant la main sur la porte fatale. . . . Mon Dieu ! quel tableau va donc s'offrir à leurs regards ?

A peine ont-elles ouvert l'armoire qu'un cri perçant échappe à toutes deux à la fois et qu'elles essaient de fuir, sans même songer à re fermer la porte ; mais leurs jambes sont comme paralysées par la terreur, et c'est tout au plus si elles peuvent faire un pas.

C'était un squelette que leurs regards venaient de découvrir !

“ Pourquoi me fuir, leur dit une voix sortant de ces os caverneux, sommes-nous donc si étrangères ? Pourquoi, jeunes filles, n'essayeriez-vous de me contempler en face ? Vous et moi avons ensemble plus d'une analogie.

“ Ma structure n'est-elle pas la vôtre ? la seule différence entre nos formes respectives, c'est que la vôtre est encore revêtue d'un voile de chair périssable qui doit bientôt devenir cendre et poussière.

“ Comme vous êtes, j'ai été.

“ Ainsi que vous j'ai eu des yeux brillants dans ces orbites maintenant creusés, des joues couvertes comme les vôtres de l'incarnat de la rose, une chevelure soyeuse avec des reflets d'or.

“ Comme les vôtres, ma tête était ornée d'un diadème de fleurs,—parfois même de diamants—les perles entouraient mon cou de cygne et des pierres précieuses étincelaient à ces mains aujourd'hui desséchées.

“ Sous mon crâne osseux bouillonnait jadis une cervelle légère, rêvant aux plaisirs ; dans ma poitrine battait un cœur plein de contradictions ces jambes inertes ont formé des pas gracieux dans les danses vertigineuses.

“ Comme je suis vous serez un jour ; jour plus prochain peut-être que vous ne pensez.

“ Vous portez en vous-mêmes ma parfaite image et sous vos cheveux artistement arrangés se trouve une tête semblable à celle qui chez moi vous épouvante.

“ Mieux vaut pour vous vous familiariser avec ma vue que l'éviter : on gagne à me fréquenter ; croyez-moi, je suis bonne conseillère. ”

Et les jeunes filles, en effet, demeuraient et l'écoutaient : “ Oh ! oui, tu parles bien, s'écrièrent-elles, et tu nous donnes une grande leçon !

“ Mais toi, dont les restes mortels sont ceux d'une femme semblable à nous, achève de nous instruire, et dis-nous quel est aujourd'hui le sort de ton âme :

“ A-t-elle trouvé grâce devant le Sauveur miséricordieux qui a souffert pour racheter nos fautes, ou a-t-elle éprouvé la sévérité du Souverain Juge.

“ Car c'est le jugement surtout qui rend la mort terrible, et mille fois plus redoutable que tout ce qu'elle enlève à notre vanité ! ”

Mais l'interrogation demeura sans réponse : il ne nous est pas donné de pénétrer ici bas les mystères de l'Eternité.

Et les jeunes filles s'éloignèrent enfin, en disant : “ nous reviendrons te voir, ô notre sage conseillère, notre amie ! Et nous prions pour ton salut, car nous t'avons une grande obligation. ”

IV

Nos lecteurs se demanderont peut-être si nous ne leur contons pas une fable, ou si, vraiment, par un prodige bien étrange, la bouche grimaçante et ordinairement muette d'une tête de mort a pu proférer les paroles que nous venons de rapporter ?

Nous répondrons qu'il n'y a dans ce fait rien d'in vraisemblable, et qu'il a pu avoir lieu sans aucune opération miraculeuse et surnaturelle : il y a effectivement plus d'une manière de parler et d'entendre, et il y a certains langages qui pour être compris n'ont pas besoin d'employer le son des paroles.

Tel aura été probablement le langage du squelette.

Quoi qu'il en soit, cet entretien se grava profondément dans l'esprit et le cœur des deux jeunes personnes, qui, à partir de ce jour, se trouvèrent totalement transformées ; elles revinrent plus d'une fois renouer cette conversation de la vie avec la mort ; car leur oncle, voyant qu'il n'en résultait pour elle aucune impression fâcheuse, ne fermait plus sa vitrine à la clef.

Elles désirèrent savoir ce qu'avait été dans le monde celle qui remplissait maintenant à leur égard les fonctions d'institutrice, les éclairant par sa propre expérience.

“ C'était, dit M. Ferrand, une personne belle et avide d'hommages. Ayant perdu jeune encore sa fortune, et ne pouvant se résoudre à une vie laborieuse et retirée, elle voulut tirer parti de son talent de cantatrice. Elle fut pendant un peu de temps l'idole de la ville et de la cour ; mais ayant perdu sa voix, elle fut réduite à remplir au théâtre des rôles inférieurs, et descendit en vieillissant tous les degrés de l'échelle dramatique, jusqu'à devenir souffleuse et même ouvreuse de loges. Après beaucoup de misère et de souffrances, elle est morte dans un hôpital, et voilà comment son corps, devenu la proie des carabins, a été mis en ma possession.—Déplorable sort ! s'écrièrent les jeunes filles ! . . . Espérons du moins que ses souffrances lui auront obtenu le salut éternel : la religion l'aura assistée à son lit d'agonie—Ainsi soit-il ! ” conclut M. Ferrand.

Sérieuses et durables furent chez les deux sœurs les impressions qu'elles venaient de recevoir ; mais ces impressions se traduisirent par des effets différents chez chacune d'elles. Désabusée des vanités de ce monde, et craignant de s'y rattacher, Paule crut devoir abriter sa faiblesse dans un cloître d'une règle austère—Mathilde n'abandonna pas absolument la coiffure de roses, ni les ornements de perles, dont elle se revêtait encore à l'occasion : mais sans y attacher son cœur, créé pour une fin plus noble. Devenue épouse et mère, elle aida et soutint son époux dans la voie souvent difficile du devoir et du sacrifice, éleva une nombreuse famille et apprit de bonne heure à ses enfants à juger à leur juste valeur les faux biens de cette vie fragile, à amasser pour le ciel des trésors de bonnes œuvres, et à prendre en toutes choses conseil de la mort et de l'éternité.

J. M. de GAULLE.

La prière d'une enfant.

Un des braves colonels de l'armée française a laissé à Paris sa jeune femme et sa petite fille âgée de quatre ans.

Chaque soir, avant de se mettre dans son petit lit, l'enfant s'agenouille auprès de sa mère et prie pour son cher père absent.

Un de ces soirs, après le pater qu'elle ne manque jamais de dire, bébé ajouta cette prière de son crûe :

Mon Dieu conservez mon cher papa et... faites qu'il tue beaucoup de Prussiens.

En entendant cette prière que personne n'avait suggérée à cet enfant, la mère sourit tristement, et prenant l'enfant sur ses genoux, elle lui dit :

Tu pries le bon Dieu de faire mourir beaucoup de Prussiens ; mais prends garde : là bas, là bas, peut-être y a-t-il une petite Allemande de ton âge, qui lui demande, de son côté, de faire mourir beau-

coup de Français.—Bébé réfléchit un instant, puis, d'un air convaincu :

—Oh ! ça ne fait rien, reprit-elle !

Pourquoi donc ? lui demanda la mère.

Parce que le bon Dieu ne comprend pas l'allemand. Un philosophe chrétien n'aurait pu répondre plus justement.

CHRONIQUE.

Bien des événements se sont accomplis, en Europe depuis notre dernière chronique. La France qui, à cette époque rapprochée, marchait encore à la tête des nations, possédait le trône le plus élevé, un souverain, grand par le nombre et la force de ses armées, grand par les immenses richesses de son empire, grand par la majorité que venait de lui donner le suffrage universel, grand encore de l'héroïsme d'une femme à qui sa patrie d'adoption était plus chère que la vie, grand par l'éclat que projetaient sur lui les qualités d'un fils unique, héritier présomptif de son nom et de sa couronne, a été humilié profondément.

Son empereur qui s'enivrait de sa gloire et de celle de son peuple, qui se croyait immortel dans sa dynastie, est tombé lourdement ; un souverain étranger le tient dans les fers. Et le trône est enfoui dans des ruines ensanglantées, la famille impériale mange le pain de l'exil, les grands corps de l'état sont anéantis, les armées ont été en partie dispersées ou taillées en pièce ; et sur les débris de cette dynastie, la révolution règne en maîtresse.

Hélas ! Quelles terribles leçons à recueillir de ces lugubres événements !

Un jour a suffi pour un si grand désastre, pour

ruiner toute une dynastie qui se croyait si solidement assise !

Il y a à peine un mois, la France s'appuyait sur la force de ses forteresses et de ses bataillons comme sur un rocher inébranlable ; elle reposait une confiance illimitée sur le génie de ses généraux, sur la supériorité de ses armes ; elle faisait même entendre, à l'avance, les chants de triomphe, les cris de la victoire ! Aujourd'hui sa face est voilée, les humiliations l'enveloppent comme un linceul, les désastres pèsent sur elles lourds et écrasants ?

Celui qui envisage ces événements des yeux de la foi, est forcé d'avouer que le Seigneur est irrité contre cette puissance colossale et qu'il s'est vu dans la pénible nécessité de l'humilier, parce qu'elle s'est avancée vers ses ennemis, sans se ressouvenir du Dieu des armées, sans l'appeler à son secours ; parce qu'elle a mis toute sa confiance dans sa puissance et ses ressources, sans recourir à la prière et à la pénitence ; parce que, depuis la grande révolution, deux grands crimes, le blasphème et la profanation du jour du Seigneur, sont devenus des crimes de la nation ; parce qu'elle a élevé une statue au coryphé de l'impiété, au lieu de réparer ses temples en ruines et déserts.

Et quant au grand Empereur, lui qui avait fait des Tuileries une forteresse qui devait le mettre, lui et sa famille, à l'abri de toute attaque et qui avait fait de Paris une ville inexpugnable, pourquoi est-il à gémir dans un cachot, sur une terre étrangère ? ici encore, une chose est évidente pour le chrétien : la justice de Dieu. Ce souverain ayant à choisir entre la révolution et l'église, il a souvent donné la préférence et son appui à la première ; l'Italie est là pour le dire. Ayant encore à se prononcer sur les œuvres de charité, la St. Vincent de Paul, par

exemple; et les sociétés secrètes condamnées par l'Eglise, il n'a eu que des sévérités pour les premières, tandis qu'il était plein d'indulgence pour les secondes; au moins il a mis sur le même pied le Christ et ses œuvres saintes, les fausses divinités et leurs œuvres infernales.

Qui ne se souvient encore de la proscription exercée envers la presse religieuse et catholique, pendant qu'il donnait à la presse impie pleine liberté de publier le mensonge et la calomnie contre le Christ, l'Eglise et son auguste chef.

Qui ne se rappelle encore cette parole si mal sonnante et qui accuse autant le cœur que le manque de sincérité de Napoleon III envers Pie IX, à l'occasion de l'envahissement des états de l'Eglise par la révolution. Le ministre de Victor Emmanuel, Cialdini était venu trouver l'empereur des français à Plombières et lui ayant soumis des plans d'invasion, il ajouta que la seule difficulté qui se présentait à leur exécution, était la présence, dans ces états, de quelques centaines de soldats français. Napoléon répondit aussitôt; cette difficulté n'en est pas une à mes yeux; allez et faites vite. Quelques heures après, les troupes de Victor Emmanuel avait envahi le territoire pontifical et ses défenseurs dévoués étaient massacrés.

Qui peut dire que l'échec du quatre septembre n'est pas une revanche éclatante de cette triste parole. Dieu aussi a dit aux prussiens : *allez, et faites vite.*

Jamais peut être plus qu'aujourd'hui Dieu n'a agi avec autant de vitesse et n'a fait si peu attendre l'exécution de ses desseins. Napoléon abandonne la garde de Rome, que la providence lui avait confiée, le quatre août, et le quatre septembre, il perd son trône, son empire, et est chargé de fers. *Et nunc reges, intel-*

lignite. Oui, puissants de la terre comprenez la terrible leçon qui vient de vous être donnée, dans la chute de celui qui vous dictait des lois à tous....

La guerre actuelle offre encore deux drames qui sont bien faits pour jeter le découragement dans l'âme et la plus profonde tristesse dans le cœur. Le premier est celui de Sedan, où a eu lieu le massacre ou la capture d'une grande partie de l'armée française ; le second, est la perte de vie de 20,000 prussiens précipités dans les carrières de Jaumont. Quatre paysans français, paraît-il, ont préparé ce fait inouï dans les annales de la guerre, pour venger leurs femmes et leurs filles violées, leurs champs dévastés. Cette scène qui n'a duré que dix minutes, offrait un spectacle impossible à décrire. Dans ce court espace de temps, 20,000 hommes, des chevaux en grand nombre, de nombreux canons et chariots ont été précipités pêle-mêle dans un abîme profond.

Quant aux quatre journées mémorables qui ont amené le désastre de l'armée française, elles ont offert des tableaux si navrants, que jamais il n'a été donné de rien voir de si horrible. Après la bataille, sur une étendue de plusieurs milles et surtout dans les rues de Sedan, on ne voyait partout que des amas de corps sans tête, de jambes sans corps, de crânes enfoncés, de troncs écrasés, des chairs, des os, des vêtements broyés ensemble, comme s'ils avaient été passés dans un mortier, etc.

Mon Dieu, qu'un aussi affreux désastre apaise votre juste colère !

Au moment où nous mettons sous presse, nous avons la douleur d'apprendre la mort de Mgr. l'Archevêque de Québec, arrivée hier à 5 heures, p. m.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

M. le Curé.—Mes bons amis, que je suis aise de vous retrouver au commencement de cette année, encore, en plus grand nombre que l'an dernier. Votre assiduité me fait une obligation de mettre plus d'intérêt dans nos entretiens encore que par le passé.

Vous m'avez souvent répété que vous vouliez réparer les fautes que vous avez jusqu'ici commises dans la culture de vos terres et que vous vouliez à tout prix devenir de bons et habiles cultivateurs. Pour vous rendre l'accomplissement de votre louable dessein plus facile, je vais commencer aujourd'hui, à vous raconter l'histoire d'un cultivateur canadien, qui pourra vous servir de modèle dans la plupart des circonstances où vous vous trouvez. Je vous dirai son enfance, sa jeunesse, son âge mûr. Vous trouverez dans ce cultivateur un modèle de probité, d'économie, de travail, de charité, &c. Je décrirai le lieu de sa résidence, sans la nommer, car sa grande modestie en souffrirait sérieusement ; je ne vous donnerai aussi que son nom de baptême, nom sous lequel il était uniquement connu dans son enfance. Aujourd'hui il en est tout autrement.

Les habitants.—Monsieur le curé, nous donnerons assez d'attention à votre récit, que si il y a moyen de découvrir votre homme, nous espérons y parvenir. Dans tous les cas, nous saurons toujours profiter des bons exemples qu'il nous donnera.

M. le Curé.—Je ne laisserai pas votre curiosité

en suspend plus longtemps, et je commence de suite.

Notre héros se nomme le petit Baptiste. Il naquit de parents pauvres et sans instruction, qui logeaient dans une maisonnette de chétive apparence bâtie à l'extrémité d'une terre de deux arpents de largeur sur vingt de longueur. Cette terre comme toutes celles de la localité était très maigre, et cependant son propriétaire s'occupait peu à l'engraisser. Il ne semblait pas comprendre que l'engrais seul peut rendre les mauvaises terres bonnes et les bonnes excellentes, que le fumier est le véritable trésor du cultivateur, que celui qui n'aime pas le fumier, ne mérite pas de manger du pain. Aussi ce propriétaire était dans l'indigence et n'avait pas même la consolation d'avoir des voisins plus aisés que lui, car tous avaient le même tort, celui de cultiver sans engrais.

Il y a quarante ans donc, il y avait grande misère dans la maison où le petit Baptiste reçut le jour. Il était l'aîné de cinq enfants, lorsqu'il eut atteint sa onzième année. À cet âge encore tendre, il aurait bien voulu travailler pour soulager ses bons parents dans leur misère ; mais il trouvait difficilement de l'ouvrage.

Petit Baptiste avait un cœur tendre et compatissant ; aussi quand il entendait ses petits frères et ses petites sœurs se plaindre de la faim, quand il voyait son père et sa mère manquer de pain, il ne pouvait retenir ses larmes et faisait des efforts inouïs pour trouver quelque chose à gagner. Son désir de se rendre utile était tel que chaque matin, il partait de bonne heure pour voir si on ne pourrait pas accepter ses services quelque part. Quand il avait la chance de trouver de l'emploi, il exécutait si bien les ordres qu'on lui donnait, qu'il savait toujours contenter son monde.

Quand on lui donnait un sou ou un morceau de pain en retour de ses petits services, il accourait à la maison pour le déposer sur les genoux de sa mère.

Les habitants.—Si tous les enfants ressemblaient à celui là !

M. le Curé.—Notre petit Baptiste était donc un brave garçon ; laborieux, tout dévoué à sa famille et à ses devoirs religieux. Il éprouvait aussi un grand désir de s'instruire.

Un jour qu'un voisin l'avait envoyé pour garder ses montons que des ours affamés visitaient fréquemment, notre petit homme seul, assis sur un corps d'arbre renversé, repassant dans son esprit les fatigues de son père, les privations, les souffrances de sa mère, pourtant si pieuse et enseignant avec tant de soin à ses enfants à aimer le bon Dieu et le prochain, les larmes que la faim et le froid faisaient souvent verser à ses petits frères, à ses petites sœurs, il se leva tout à coup et se dit : " Tous ceux que j'aime sur la terre sont malheureux, souffrent ! Aurai-je la douleur de les voir souffrir ainsi longtemps ? Non, je l'espère. Il est vrai que je suis petit, faible et sans ressource ; mais une bonne volonté vient à bout de tout, quand elle est accompagnée de courage. Et cette bonne volonté et ce courage Dieu me les a accordés. De plus, ce n'est pas en vain que Dieu m'a fait naître le premier de la famille. Il veut que je sois son appui et je le serai. "

Depuis l'âge de huit ans notre brave petit allait à l'école et déjà il savait lire et écrire passablement. Avec son intelligence et son activité, il avait vite pris la tête de l'école. Son obéissance et son application lui valurent aussi une attention toute particulière de la part de son maître et de M. le curé, qui visitait fréquemment l'école.

Quand vint le temps des catéchismes de la première communion, à l'église comme à l'école, notre petit Baptiste se montra le plus attentif, le plus sage et le plus intelligent ; et quand arriva l'instant solennel de s'approcher de la table sainte, toute l'assistance avait les yeux sur lui, tant il apportait de piété et de recueillement à cette grande action.

Après cette époque décisive, le bon curé qui connaissait toute les heureuses dispositions de notre petit bonhomme et ses louables projets, continua de lui porter le plus grand intérêt et de l'aider de ses conseils. Il se chargea de payer pour lui un abonnement au seul journal d'agriculture qui se publiait alors, et lui procura aussi le petit travail de M. Perreault sur l'agriculture et le jardinage. Comme il remarquait en lui une véritable piété, pour favoriser cette louable disposition, il lui passa un Combat Spirituel et une Imitation de Jésus-Christ.

Les habitants.—En attendant que notre petit Baptiste nous serve de modèle comme cultivateur, il se présente à nous comme beau modèle du chrétien, et c'est déjà un grand avantage.

M. le Curé.—Plus vous le connaîtrez, plus vous l'aimerez et plus aussi vous vous sentirez portés à marcher sur ses traces.

P. S.—Avant de sortir du presbytère, un des habitants dit : Monsieur le Curé, vous avez dû vous apercevoir que mon voisin Landry n'a pas assisté à notre entretien ce soir ; voici la raison de son absence ; il a une forte inflammation des yeux qui le fait beaucoup souffrir.

M. le Curé.—Mon ami je vais vous enseigner un remède qui pourra le guérir promptement : qu'il prenne plein une cuillère à soupe de sel de cuisine, qu'il le mette dans un verre d'eau fraîche, qu'il mêle bien le tout ensemble. Le matin et le soir

qu'il faese entrer dans les yeux malades trois ou quatre gouttes de cette eau salée. Dès les premiers jours, la douleur sera beaucoup diminuée; au bout de 2 ou 3 jours les yeux seront guéris.

Quoique je ne sois pas médecin, j'ai à ma disposition plusieurs recettes que je vous communiquerai dans l'occasion.

(à continuer.)

ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à Varennes.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.